



Yanick  
Lahens

**La Petite  
Corruption**

**LEGS ÉDITION**

COLLECTION VOIX FÉMININES



YANICK LAHENS

LA PETITE CORRUPTION  
*Nouvelles*

LEGS ÉDITION

## DU MÊME AUTEUR

### **Romans**

*Dans la Maison du père*, Le Serpent à Plumes, 2000.

*La Couleur de l'aube*, Sabine Wespieser, 2008.

*Guillaume et Nathalie*, Sabine Wespieser, 2013.

### **Récit**

*Failles*, Sabine Wespieser, 2010.

### **Essais**

*L'Exil : entre l'ancrage et la fuite, l'écrivain haïtien*,  
Éditions Henri Deschamps, 1990.

### **Nouvelles**

*Tante Résia et les Dieux, nouvelles d'Haïti*, L'Harmattan,  
1994.

*La Petite Corruption*, Éditions Mémoire, 1999.

*La Folie était venue avec la pluie*, Presses Nationales  
d'Haïti, 2006.





## NOTE DE L'ÉDITEUR

Voix douée d'une singularité et d'une spontanéité toute particulière, Yanick Lahens a su produire une œuvre remarquable toute imprégnée de tendresse, d'amour et d'amitié. Une œuvre très proche du quotidien haïtien. Avec ses émotions et ses tragédies. Ses violences (rurales et urbaines) et ses croyances séculaires. Son œuvre occupe, pour répéter Joëlle Vitiello, une place privilégiée –à côté de celles de Marie Vieux-Chauvet, Jan J. Dominique, Yanick Jean et Paulette Poujol-Oriol– dans la littérature au féminin en Haïti. Une œuvre qui dit le *désastre banal* de la vie de tous les jours, les risques et les périls de chacun de nos pas dans l'univers sombre et fragile du temps à vivre.

Avec une écriture assez douce, poétique, sobre, bien ciselée et teintée de sensualité, elle est porteuse d'un message d'amour, de sagesse et de sympathie qui met l'autre au centre de sa création. Publié pour la première fois en 1999, son second recueil de nouvelles –*La petite corruption*– dit toute la saveur du vécu

social, politique et culturel haïtien. Le déclin de la classe moyenne, le départ massif et croissant des cadres vers d'autres cieux en quête de mieux-être. Une œuvre qui esquisse un véritable tableau de la dure réalité caribéenne toute empreinte de modernité et d'originalité. Le recueil nous plonge dans un univers féminin et met sous nos yeux des personnages ordinaires aux prises à des situations extraordinaires. Des femmes courageuses, victimes dans leur chair et dans leur âme.

Éprises des idéaux de liberté et de progrès, du vivre-ensemble et du sens commun et symbolisant aussi le courage, la persévérance et l'amour du travail, ces héroïnes –présentées tantôt comme mères de famille, femmes de ménages ou jeunes filles vierges exposées aux fragilités de l'adolescence– sont des prototypes de la figure féminine haïtienne.

Ce sont aussi ces hommes qui résistent aux courbatures de l'existence et ces femmes rangées que la peur et la mort attrapent aux premiers rayons de soleil qui surplombent l'aube ou aux dernières radiations qui pointent la brune. Ces êtres qui échappent par miracle aux assauts répétés de chaque jour qui se dessine à l'horizon. Et ces blancs de l'occupation fraîchement débarqués sur ces terres de la Caraïbe et qui s'envoient en l'air avec les fillettes qui se donnent à cœur joie pour quelques liasses. « Monde infâme, qui fit le spectre de la faim », écrit Etzer Vilaire dans *Les Dix hommes noirs*<sup>1</sup>. Tous ces jeunes livrés à la violence, la prostitution, la tentation de la drogue et

autres dangers du même genre. Des histoires qui expriment le désir féminin, le délabrement de la société, le désir de liberté, l'incertitude ou l'angoisse.

Aussi la réédition de *La petite corruption* s'inscrit-elle dans cette démarche visant à attirer une fois de plus l'attention sur le déclin de cette société (exsangue) qui n'arrête pas de s'avancer lentement mais sûrement vers sa déchéance. Il s'agit aussi de sortir le livre des tiroirs de l'oubli. Un livre d'une grande beauté. Teinté de poésie. De souffle. De la finesse dans l'art de raconter et cette touche toute particulière qui témoigne d'une grande maîtrise du genre qu'est la nouvelle, considérée, certaines fois, comme un genre mineur.

Née en 1953, Yanick Lahens a fait ses premiers pas dans l'écriture à la fin des années 1980 en publiant des textes critiques sur la littérature haïtienne. Son premier essai –*L'exil : entre l'ancrage et la fuite, l'écrivain haïtien*– paru en 1990, livre une véritable réflexion sur la notion de l'exil dans l'espace haïtien voire même caribéen et la situation de l'écrivain oscillant entre « précarité de l'ici » et « inaccessibilité de l'ailleurs<sup>2</sup> ». Auteure de trois romans à succès (*Dans la maison du père ; La couleur de l'aube et Guillaume et Nathalie*), son œuvre a cette particularité de proposer des perspectives nouvelles à la création et ouvre le champ à la mise en place d'un discours et d'une critique en plein essor sur l'image de la femme dans la création littéraire.

LEGS ÉDITION

## Notes

1. Etzer Vilaire, *Les dix hommes noirs*, éditions Choucounne, Les classiques haïtiens expliqués, 1997, p. 20, vers 448.

2. Anne Marty, « Quelques créateurs contemporains. Regards sur leurs œuvres », *Haïti en littérature*, Paris, La Flèche du Temps, Maisonneuve et Larose, 2000, p. 158.

Les clichés politiques et les sophismes  
ne sont pas faits pour qu'on y croie ;  
ils servent plutôt d'excuse tacitement  
convenue ; les naïfs qui les prennent  
au sérieux y découvriront tôt ou tard  
des contradictions, commenceront à  
se révolter et finiront  
ignominieusement dans la peau  
d'hérétiques ou de renégats...

**Milan Kundera**



Quelque chose est arrivé à cette ville.  
Quoi ? L'automobile peut-être ?  
J'aurais tendance à le croire [...]. On  
n'a pas cru à l'école, ni à la petite  
école ni à la grande. On s'est mal  
conduit. On a perdu toute son  
éducation, toute sa politesse, sa  
finesse, tout son esprit, il ne reste que  
l'intelligence des affaires.

**Marguerite Duras**



[...] Les mots vont mourir si  
quelqu'un ne les remue à temps.

**Sony Labou Tansi**

**Bain de lune**



Toute une semaine à attendre des apparitions. Toute une nuit à écouter la mer gémir, souffler tout bas des noms d'écume : Altagrâce, Eliphète, Philomène. J'habite un village de tuf, de sel et d'eau où les vivants, lourds de souvenirs écornés, portent leurs morts en bandoulière et n'attendent plus les métamorphoses du temps, les surprises du présent. Souvent, pour oublier qu'à Anse Bleu la vie a deux ancres aux pieds, je viens sur la grève regarder les vagues se faire et se défaire, respirer par tous les pores et m'imprégner d'iode et de varech, de ces senteurs âcres de la mer qui font à l'âme cette morsure étrange.

Entre le village, ma famille et l'eau, c'est une histoire ancienne. Une histoire de commencement du monde. Tout juste après la séparation du ciel et de la terre. Les Mésidor, à l'autre bout des terres, ont juré depuis toujours qu'ils s'en prendraient jusqu'au dernier à la descendance des Lafleur. Philomène Lafleur, ma mère, a passé le plus clair de ses jours à sécher le

poisson, à tirer l'eau de l'unique fontaine du village, à laver et à étendre ces vêtements élimés, aux relents de saumure, qui nous recouvrent le corps. La nuit, elle s'est ouverte docilement à la semence de mon père, Dieudonné Lorival. Semence qu'il a distribuée à une dizaine de jeunes négresses dans les villages à l'intérieur des terres. Philomène Lafleur n'eût pas moins de quatre garçons et trois filles. Personne ne peut affirmer avec précision le nombre, la qualité et la couleur des fruits que les autres ventres avaient laissé pousser. Tôt le matin, une fois son café bu, ma mère posait tranquillement ses pieds le long de la dentelle noire des algues, poussait une plainte à moitié ravalée et s'asseyait les jambes écartées comme une vache pleine et attendait. Un jour, on ne saura jamais ni pourquoi ni comment, ma mère s'en est allée pour ne plus revenir. Certains ont juré que du haut du morne, ils virent une longue silhouette de femme sortir du moutonnement des vagues. Et ma mère aurait marché tranquillement sur les eaux en furie pour la suivre. Les Mésidor, qui respirent tout contre leurs morts, ont affirmé que l'un d'entre eux, en chemin sous l'eau vers la fontaine Guinée, l'a emportée dans le linceul d'eau.

Depuis, je me suis promise de garder les yeux bien ouverts. Pour surprendre ce que la mer cache sous sa robe de sel et d'eau, ses mystères d'écume et les rêves moites et violets de Philomène Lafleur. Et c'est en scrutant le ciel, en interrogeant l'océan, l'âme torturée par leur étrangeté, que j'ai appris à aimer les

extravagances, les turbulences et la beauté du monde.

Je suis la benjamine de Philomène Lafleur et de Dieudonné Lorival. Celle que les gens ont pris l'habitude de ne pas voir. Trop tard venue. Dans un ventre déjà ridé et promis à une stérilité certaine. Dans cet oubli, je me suis faite une vie sauvage et farouche, confiant toute ma folie à la mer. Avec Altagrâce, ma sœur et Eliphète, mon frère, a commencé très tôt ce goût de l'eau. Même quand nos doigts sont engourdis et que nous claquons des dents, nous réclamons encore ces images d'étincelles et de miroirs de la mer. Souvent nous nous étendons sur le sable, la mer nous lèche les pieds et nous rions avec des arcs-en-ciel dans les yeux et de grands oiseaux posés sur les mains. Le soir, nous nous endormons, le corps, le visage et les bras givrés de sel.

Un jour, Altagrâce, ma sœur aînée, ne s'est plus amusée avec moi au bord de l'eau. Trop occupée à saisir le secret du chuchotement des femmes, à surprendre la soif têtue des garçons. Ils se sont mis à rêver d'autres jeux depuis que l'un d'entre eux a frôlé le bout des seins d'Altagrâce sous sa robe mouillée. On dit qu'Altimé Mésidor a passé six longs mois à la vouloir en songe. Lui murmurant tout bas et dans le noir des mots miel et grenadine, des mots qui font courir les fourmis folles sous la peau et oublier jusqu'au nom de son père et sa mère. Altimé Mésidor demanda un matin à Altagrâce de l'attendre à la crique du Diable, loin des regards acérés comme des griffes, loin de l'Anse des pêcheurs. Mais on ne sait

comment la rumeur, bride lâchée, franchit au galop les terres de Mésidor, de l'autre côté du village, sautant de bouche en bouche, d'oreille en oreille. Altimé promit à Altagrâce trois coraux dorés, deux poissons volants et une algue rose. Il nagea très loin, si loin qu'on repêcha son corps deux jours plus tard. À dater de cet événement, on a raconté à voix basse du côté des Mésidor que les nourrissons mouraient de morts mystérieuses, que la nuit, le bruit des pas sur les tôles abimées devenait insupportable. Les enfants apprirent l'un après l'autre tous les psaumes pour écarter le malheur, les mères inmanquablement placèrent des images pieuses sous les grabats, du maïs grillé au seuil des portes et répétaient trois *vade retro satanas* à la croisée des chemins. Elles fermèrent les maisonnettes plus tôt et glissèrent des bouts de tissus aux interstices des portes et des fenêtres par crainte de mauvais airs. Tout un village retenant son souffle dans une campagne bruissant d'ombre ou baignée de lune. Quand le père Jean, qui nous visite tous les quinze jours, demanda à ceux qui n'avaient rien à se reprocher de jeter la première pierre à Altagrâce, elle fut lapidée par les frères d'Altimé une heure après, derrière l'église. Le père Jean disparut six long mois, et la raison de Dieudonné chavira. Il suivit en silence Altagrâce dans le ventre poussiéreux de la terre.

À tant examiner la mer, je finis par être distrait d'elle. J'ai envie de crier avec la meute d'oiseaux qui zèbre le ciel. De leur donner un message pour l'autre moitié du monde. Celle que je ne connais pas, derrière

la ligne de la mer et où est passé Eliphète, mon frère, pour ne plus revenir. Je clignais des yeux pour voir la haute mer, là-bas au loin. Son épaisseur sauvage. Son ventre d'eau plein de toutes sortes d'animaux vivants et morts, de vieilles carcasses à la dérive, de sables mouvants et fins, d'algues de toutes les couleurs, de coraux étranges. Eliphète a envoyé une cassette il y a déjà six mois. Le père Jean nous l'a portée et nous l'a fait écouter. La voix d'Eliphète était toute chargée d'inconnu. Eliphète est parti sans nous dire vraiment adieu. Avec cinq autres pêcheurs. Le père Jean qui sait tout, pense qu'ils ont rejoint Gonaïves avant de s'embarquer pour le grand large, Nassau, Miami, Turk and Caicos. Eliphète ne voulait plus de nous, de ces femmes et de ces hommes trop pressés par l'unique souci de ne pas mourir.

Les pêcheurs m'ont avertie que le vent allait se lever cette nuit. Ils n'ont pas trop insisté. Depuis la mort de ma mère, d'Altagrâce et le départ d'Eliphète, la famille de Dieudonné n'est plus ce qu'elle était.

Très vite, les éclairs ont lacéré le ciel comme une vieille calebasse. J'ai feint d'écouter leurs conseils. De rentrer. En réalité, je me suis cachée derrière les *bayahondes* au haut de la butte. Puis, une fois qu'ils eurent rangé leurs filets, attaché solidement leurs bateaux et pris le chemin de leur case, je suis retournée sur la grève.

\*

C'était un de ces soirs où la lune enchante et rend fou. Le vent s'était levé dans un grand fracas cognant

contre mes tempes. Soudain, une joie nue m'a assaillie. Je garde encore le souvenir d'une sorte d'ivresse s'emparant de moi. J'étais libre dans la mer, mon cœur accordé au grand cœur sauvage, traversé des mêmes violents remous.

Mais voilà que j'ai perdu pied. J'ai bu l'eau jusqu'à en perdre le souffle. Et soudain l'obscurité liquide. De plus en plus froide. Dans cette nuit de vent et d'eau, quelqu'un a dû me saisir par le dos et m'a maintenue la tête sous l'eau avant de s'engouffrer dans les ronces et les *bayahondes* au haut de la butte.

NOTE DE L'ÉDITEUR	7
Le désastre banal	17
Bain de lune	35
Lettre des Cayes	43
La petite corruption	49
Le pays d'eau	63
Le poid de la nuit	75
Une histoire américaine	85

*Imprimé pour le compte de LEGS ÉDITION*

*26, Delmas 8, Haïti*

*Dépôt légal : 14-03-097*

*Mars 2014*

*Bibliothèque nationale d'Haïti*

*ISBN-13: 978-1497367814*

*ISBN-10 : 1497367814*

*Illustration : © Francesca André*